

« Nos chansonniers fondèrent encore, avec M. le docteur Jurine, la Société littéraire qui était très-littéraire en son jeune temps ; elle donnait de nombreuses soirées où se pressaient les plus jolies têtes, les plus fines oreilles de Genève, pour écouter des vers. C'est là qu'en 1829, Petit-Senn apparut sur l'estrade avec un énorme manuscrit sous le bras. « Je suis sûr qu'à Paris, dit un article de la *Revue moderne*, on n'aurait pas regardé ce dossier sans inquiétude. » On l'accueillit à Genève avec un frémissement de plaisir. M. Petit-Senn déroula son cahier et lut à haute voix : *La Miliciade*, poème. Or, je le demande, à l'ouïe d'un titre pareil, de ce mot sinistre, *poème*, qui annonçait pour le moins un millier d'alexandrins, défilant deux à deux, bien classiquement, quel Parisien, fût-il de l'Académie, n'aurait pris la fuite ou ne se serait plongé en lui-même pour songer à autre chose, jusqu'à ce que le régiment monotone eût passé ? Les femmes genevoises restèrent, sourirent, écoutèrent. M. Petit-Senn lut le premier chant, on demanda le deuxième en battant des mains. Il lut le deuxième chant, on réclama le troisième avec des cris de joie. Il lut le troisième chant, on exigea le quatrième avec une explosion d'enthousiasme. Le poète exténué dut refuser net en annonçant que le poème paraîtrait le lendemain. Il s'en vendit en un clin-d'œil 1,200 exemplaires.

« La *Miliciade* était un poème satirique dirigé non pas contre les milices de Genève, mais contre les militaires intermittents qui traînaient avec trop de forfanterie leurs sabres casaniers. Petit-Senn a toujours doucement raillé les matamores du Plan-des-Ouates ; il leur dit, une quarantaine d'années plus tard, dans son *Épître à Janus* :

Je vous trouve amusants, j'en fait l'aveu sincère,
D'avoir tant de vaillance et pas un adversaire...